

écrit  
8<sup>o</sup> R  
10919

DEPART LINGAL  
19  
1906

L'EDUCACION

PACIFIQUE



CONFÉRENCE

FAITE

A L'U. P. DE TARBES

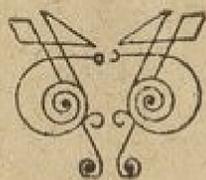
PAR

PAUL MIEILLE

Professeur au Lycée

Vice-Président

de la Section de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen.



TARBES

IMPRIMERIE DE J.-A. LESCAMELA, RUE DE GONNÈS, 10

1906

81

L'ÉD



L'

à la Sec

IMPR

2  
191

L'ÉDUCACION

PACIFIQUE

CONFÉRENCE

FAITE

A L'U. P. DE TARBES

PAR

PAUL MIEILLE

Professeur au Lycée

Vice-Président

de la Section de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen.

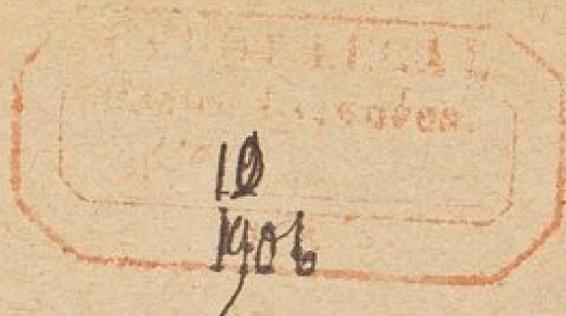


TARBES

IMPRIMERIE DE J.-A. LESCAMELA, RUE DE GONNÈS, 10

1906

*Paul  
8° R  
10919*





Au noble et vaillant vétéran du Pacifisme français

à Monsieur Frédéric Passy

et à l'infatigable et dévoué champion

de l'ortograse rationèle

à Monsieur Jean Barès

Directeur du *Réformiste*

*Homage très respectueux.*

*Carbes, le 1<sup>er</sup> juin 1906.*

L'É

Me  
Ch

is some  
regant  
sembl  
humidit  
ement  
n avai  
nee qu  
à bone  
ssi, je  
d'uraj  
il is a  
ter les  
us som  
a cérém  
illeurs  
mer qu  
vous fa  
servants  
la festi  
le vou  
ants. T  
ret.  
la a d

le vous  
ne enco  
leçons  
e sujet  
table  
e, il n  
niteurs  
us avo  
Ed  
qu'il

# L'ÉDUCACION PACIFIQUE



Mesdames,  
Chers Camarades,

Nous sommes ici entre nous.

En venant dans ce Foyer de notre chère Université Populaire, il me semble franchir le seuil familial et laisser derrière moi toute timidité. Cette atmosphère de fraternelle sympathie, qui est le rayonnement de notre œuvre, suffit à dissiper mes craintes, si j'en avais, sur l'accueil qui m'est réservé, et je suis sûr d'avance que vous accepterez, à défaut du talent que je n'ai pas, la bonne volonté d'un ami dévoué et d'un sincère camarade.

Aussi, je ne pense même pas à prendre avec vous les précautions d'usage chez les conférenciers novices, comme je le suis, quand ils abordent, en tremblant, un auditoire dont ils peuvent redouter les critiques ou craindre la sévérité.

Nous sommes ici en famille. Et nous pouvons mettre de côté toute cérémonie.

D'ailleurs, je me hâte de vous le dire, autant pour vous rassurer que pour me mettre plus à l'aise avec vous, je ne viens pas vous faire une conférence, mais simplement une causerie. Mes savants collègues et camarades vous ont habitués, je le sais, à des festins intellectuels de tout premier ordre, et vous ont, sans le vouloir, peut-être, donné le droit de vous montrer plus exigeants. Mais ce soir la chère sera maigre et vous serez mis au vert.

Cela a du bon quelquefois.

## I

Ne vous étonnez pas, Mesdames et chers Camarades, que je vienne encore vous parler d'éducation après les éloquentes leçons, les leçons autorisées, dirai-je, que vous avez déjà entendues à ce sujet. Nous sommes ici, comme on vous l'a si bien dit, une véritable société d'enseignement mutuel. A l'Université populaire, il n'y a, pour ainsi dire, ni maîtres, ni élèves, mais des moniteurs et... des camarades plus jeunes ou moins avancés. Nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres, et le mot « Education », déjà si vaste par lui-même qu'on peut en dire qu'il est tout l'Homme et contient toute l'Humanité, revêt

par rapport à nous, membres de l'Université populaire, une signification à la fois plus précise et plus large que celle qui lui est attribuée dans l'usage courant au regard de l'enfant et de l'école.

A l'Université populaire nous nous éduquons au vrai sens du mot, puisque renonçant aux vieilles méthodes autoritaires et au dogmatisme, nous nous élevons à la seule lumière de la raison et de la science vers cette humanité idéale dont la réalisation est, je crois, notre seule raison d'être.

L'éducation, c'est l'humanité en marche. Nous pouvons donc en parler sans craindre jamais d'épuiser la matière.

Je vous entretiendrai donc d'éducation. Mais dans ce domaine, si vaste que toutes les bonnes volontés y trouveront longtemps encore l'exercice de leurs plus fécondes énergies, il se trouve encore, au milieu de champs déjà recouverts de riches moissons, des espaces incultes dont l'aride solitude forme un contraste pénible avec la luxuriante fertilité des cultures voisines.

L'homme qui est remonté et non pas descendu, comme on le dit quelquefois, de la brute ancestrale, s'est en certains points dégagé de l'animalité jusqu'à des hauteurs merveilleuses dans son ascension vers cette humanité idéale dont nous parlions tout à l'heure. Philosophes et savants, poètes et législateurs, tous les ouvriers de la pensée libre, ont cultivé à l'envi ce beau domaine et préparé à l'Humanité de demain d'abondantes moissons dont nous savourons déjà les premiers fruits.

Mais par certains côtés, l'homme rappelle trop les misères de ses origines, et selon le mot fameux, il n'est besoin de grater longtemps le civilisé pour retrouver le sauvage. La brutalité, qui est la plus sûre des marques de fabrique, est la tare originelle dont l'homme a le plus de peine à se débarrasser. Il semble qu'il y ait là un arrêt dans notre évolution, une sorte de nœud de croissance qui arrête la sève de la civilisation, et dont les excroissances parasites absorbent en végétations monstrueuses tous les sucres de l'arbre, de la bête « plante humaine », comme disait Léonard de Vinci.

Cette brutalité se manifeste surtout par la guerre, et vous avez déjà compris que les espaces incultes dont je parlais tout à l'heure appartiennent à l'Éducation pacifique.

\*  
\* \*

Mesdames, mes chers Camarades, je suis venu ici avec l'intention de vous dire, ou plutôt de nous dire nos quatre vérités, car j'en prendrai ma part.

Eh bien ! vous êtes... nous sommes tous, très mal élevés... au point de vue pacifique. Très mal élevés est encore un euphémisme, et puisque nous voilà en veine de franchise, puisque nous sommes entre nous, autant vaut il dire que nous ne sommes pas élevés du tout et que, en ce qui concerne l'éducation pacifique, nous ne valons guère mieux que des sauvages. — Que cette comparaison ne vous choque pas, car si elle venait à vous offenser, je ne pourrais la corriger qu'en avouant qu'elle n'est guère flatteuse, en effet... pour les sauvages.

Et vraiment nous aurions mauvaise grâce à nous rebiffer après les hauts faits de notre civilisation en *Mandchourie*, en Chine et au Transvaal, sans parler de maintes expéditions coloniales.

A ne considérer le civilisé que pendant la guerre, qui dirait que des siècles de culture, des siècles de civilisation le séparent de l'état sauvage ?

N'est-ce pas parce qu'il y a des trous, comme on dit, des lacunes dans son éducation, qu'il en est arrivé à avoir, pour ainsi dire, deux morales, l'une pour l'état de paix, l'autre pour l'état de guerre, et deux mentalités, celle du civilisé, qui s'est élevé jusqu'aux plus hautes conceptions de l'altruisme, et celle du sauvage qui ne connaît d'autre morale que celle de l'intérêt et d'autre guide de ses actions que l'instinct brutal de sa propre conservation ?

Ces lacunes, c'est l'éducation pacifique seule qui pourra les combler ; c'est à elle qu'il faut nous adresser pour faire disparaître l'opposition que nous venons de constater entre les deux mentalités de notre Civilisation actuelle. Car, de ces deux antagonismes l'un ou l'autre doit triompher : ou bien nous nous orienterons définitivement vers la fraternité universelle, vers la justice et la paix, et nous ferons un pas de plus vers l'idéal entrevu ; ou bien nous laisserons libre carrière aux pires instincts de notre nature, nous continuerons à être à l'égard les uns des autres les animaux de proie que furent nos obscurs ancêtres, et alors c'en sera fait de notre civilisation et nous disparaîtrons pour faire place à d'autres peuples plus dignes de continuer la série des évolutions nécessaires.

Entre ces deux alternatives il nous faut choisir. Nous le pouvons et nous le devons. C'est simplement une question d'éducation.

Je consacrerai donc ma causerie à cette branche de l'éducation si négligée jusqu'ici, avec quels résultats vous le savez, *l'Éducation pacifique*, et après vous en avoir démontré la nécessité, j'essaierai de vous dire comment je la comprends et comment je m'imagine qu'il conviendrait de la pratiquer.

II

Je ne sais si l'on vous a déjà dit, Mesdames et chers Camarades, et sinon, il est bon et nécessaire de vous le dire, que vous êtes à la fois la cause et l'instrument de cette barbarie militariste dont vous aimez trop à vous croire tout simplement les victimes.

C'est vous, en effet, Mesdames et chers Camarades, qui êtes directement responsables des misères, des ruines matérielles et morales qui sont la conséquence du régime d'injustice et de violence sous lequel gémit la moitié du monde civilisé.

C'est à vos préjugés, à votre ignorance, à votre éducation faussée et incomplète qu'est due la persistance — si illojique qu'elle en est presque incompréhensible — de la Guerre.

Ne vous récriez pas, réfléchissez.

Les peuples sont-ils encore les troupeaux de vils esclaves que le Maître, à sa fantaisie, fouétait au combat, comme on aiguillonne vers l'arène le taureau espagnol ?

Quel Maître, autre que lui-même, a poussé le peuple anglais — le plus libre des peuples modernes — vers les charniers du Transvaal ?

Ayons donc le courage de le reconnaître. Les peuples ne font plus la guerre par force. Ils sont tout au moins les complices de leurs gouvernants et leurs souffrances ne sont que la juste rétribution de cette justice immanente qu'invoquait Gambetta.

.....  
Qui élève les enfants dans l'idée que la guerre est légitime, qu'elle est, tout au moins, inévitable ; qui leur inspire ce respect pour la force brutale, cet amour du clinquant et du galon, qui sont le fondement du militarisme ?... Vous, Mesdames.

Hélas ! quand nous voyons de braves mères de famille se pâmer de fierté à la vue de leurs mioches déguisés en soldats, minuscule képi en tête et sabre de fer blanc au côté, n'avons-nous pas le droit de les rendre responsables des ravages que causent fatalement dans ces jeunes esprits ces vaines glorioles et ces funestes approbations ?

?

Qui célèbre comme une fête, avec accompagnement de chants et de beuveries, le début de l'apprentissage du métier de soldat, l'entrée à la caserne, antichambre de la guerre ? Vous, chers camarades.

Certes, défendre son pays est un devoir sacré, et je serais le dernier à vous en détourner ; mourir pour la Patrie est beau ;

mais s'il est louable et bien Français de parer de la grâce du sourire la jénérozité du sacrifice, il n'en convient que mieus d'envizajer sérieuzement le devoir sévère qui nous peut être impozé et de ne pas emprunter le masque de la folie pour en déshonorer le noble front du patriotisme,

Ah ! mes camarades, ce n'est pas avec de l'alcool, des rires et des chansons qu'il faudrait revêtir l'uniforme. La virile résolution de prézerver inviolé le sol sacré de la Patrie s'accomode mal de ces ivresses ; tout au plus convièment-èles à des prétoriens qui y puizent la raje du meurtre et l'audace du pillaje. Défenseurs de la Patrie, vous devez être des sacrificateurs et non pas des bourreaux.

?

Qui considère le meurtre à la guerre comme un exploit glorieus !

Vous, chers camarades.

Qui fabrique fuzils et canons, bombes et explozibles ?

Vous, camarades.

Qui s'exalte au récit des exploits des conquérants ?

Vous, camarades.

Qui, en un mot, rend la guerre possible et en la rendant possible la rend finalement inévitable ?

C'est bien vous toujours, Mesdames et chers Camarades, c'est nous tous.

\* \* \*

N'avais-je pas raizon de dire que nous ne possédons pas même les premiers rudiments de l'Education pacifique, et que, au contraire, nous semblons élever nos enfants comme si nous avions dessein de perpétuer la guerre ?

Et cependant, qui plus que vous, Mesdames et chers Camarades, qui plus que vous, laborieus ouvriers de l'atelier et de l'usine, soufre de la guerre ? N'en portez-vous pas tout le poids sans aucune des compensacions d'honeurs ou de richesses qu'y trouvent et qu'y recherchent les classes dirigeantes ?

Et n'est-il pas d'une troublante ironie ce fait paradoxal que la guerre où vous avez tant à perdre et rien à gagner, ne puisse être faite et ne soit faite en réalité que parce que vous le voulez bien, parce que l'on arrive à vous persuader que vous avez intérêt à la faire ?

III

Il n'entre pas pour aujourd'hui dans mon cadre de vous parler longuement de la guerre. Mais come je dois vous démontrer la nécessité de l'Education pacifique, il faut bien que je vous dise en quelques mots ce que signifie la guerre, ce que signifie la paix armée, qui n'est et ne peut être autre choze, quoi qu'on en dise, que la préparacion, la préface de la guerre.

Voici des chiffres au lieu de frazes :

Les crédits budjétaires pour 1902 (1) s'élèvent à la somme totale de 3 milliards 597 millions.

Or, les dépenses de guerre absorbent 60 pour cent de ce budget énorme, soit 1 milliard 973 millions 630 mille francs.

Le décompte est intéressant :

|   |               |
|---|---------------|
| Budget du ministère de la guerre.....   | 716 millions. |
| Budget du ministère de la marine.....   | 312 millions. |
| Budget du ministère des colonies.....   | 100 millions. |
| Part de la dette publique, c'est-à-dire<br>pensions militaires et service de l'intérêt<br>des emprunts de guerre..... | 656 millions. |

Ce dernier article vaut qu'on s'y arrête. Vous savez que la dette consolidée de la France est d'environ 30 milliards. Eh bien ! sur ces 30 milliards, 18 milliards ont été empruntés pour faire face, directement et immédiatement, à des dépenses de guerre.

Nous avons aujourd'hui à en servir les intérêts aus prêteurs, et ces intérêts des emprunts de guerre absorbent 60 pour cent du milliard anuel que la France paie à ses créanciers.

Ainsi, sur un budget de 3 milliards et demi, près de 2 milliards sont consacrés à des dépenses de guerre !

Que penseriez-vous de l'home qui consacrerait les deus tiers de ses revenus à acheter des revolvers, des carabines et des poignards ; qui ruinerait sa famille, la condanerait à vivre de privacions, sous prétexte de pourvoir à sa sûreté et de mètre sa maison à l'abri des voleurs ? Assurément, vous vous hâteriez de lui faire doner un conseil judiciaire ou même de l'enfermer à Charenton. Que n'est-il possible de doner un conseil judiciaire aux nacions assez foles pour gaspiller 2 milliards en dépenses de guerre !

Nous somes tous ici des travailleurs, des prolétaires, si vous préférez, et nous avons tous le droit de dire en nous solidarizant

---

(1) N.-B. — J'ai pris 1902 come type d'une anée normale. Depuis, les budgets militaires se sont accrus dans de notables proporcions.

avec tous les travailleurs, tous les prolétaires de France, que c'est notre travail, ce sont nos sueurs, c'est notre misère, qui alimentent ce budget de guerre — budget de destruction — de près de deux milliards.

Alors quoi ! Mesdames et chers Camarades, que faut-il plus admirer, de notre ignorance ou de notre sottise dans cette façon de disposer de la merveilleuse fortune de notre beau pays ?

Nous employons deux milliards à brûler de la poudre aux moineaux et nous ne trouvons pas cent millions pour assurer un morceau de pain aux invalides de l'industrie, pour empêcher les vieux travailleurs de mourir à l'hôpital ou de crever au coin d'une borne ? Deux milliards pour nous faire tuer et rien pour améliorer notre sort, pour donner un peu de bien-être à nos femmes et à nos enfants !

Savez-vous pour quelle part chacun de vous contribue aux dépenses militaires, abstraction faite du service de la dette et des pensions militaires ?

Eh bien ! le budget de 1902 met cette part à 30 fr. par tête. Cela fait 150 fr. pour une famille de 5 personnes ....

Et voici quelques chiffres comparatifs pris dans les budgets de 1902 :

Les dépenses militaires prennent aux Anglais, 26 fr. par tête ; aux Allemands, 16 fr. par tête ; aux Italiens, 12 fr. par tête ; aux Russes, 9 fr. ; aux Américains du Nord, 6 francs.

Comparons maintenant les revenus (1895) :

France, 30 milliards ;

Angleterre, 35 milliards ;

Allemagne, 32 milliards ;

Italie, 10 milliards ;

Russie, 25 milliards ;

Etats-Unis, 80 milliards.

Vous voyez que nous ne sommes qu'au quatrième rang pour les revenus et que nous passons au premier pour les dépenses.

Étonnez-vous encore après cela du malaise que l'on constate partout dans notre industrie, notre commerce et notre agriculture ; étonnez-vous d'apprendre que notre belle France qui était autrefois, selon la chanson,

#### Le séjour

De l'abondance et de l'amour,

soit aujourd'hui le pays — j'entends toujours parler des puissances de premier rang — où la vie est la plus chère et la moins confortable.

(Je pourrais là-dessus, si j'en avais le temps, donner des chiffres édifiants. Ainsi, pour prendre un exemple, le pain, la viande,

le sucre sont meilleur marché en Angleterre qu'en France. Mais l'ouvrier anglais a un salaire moyen plus élevé d'un bon tiers que l'ouvrier français. Ces aliments de première nécessité ne coûtent pas plus cher aux Etats-Unis qu'en France. Mais le salaire moyen de l'ouvrier aux Etats-Unis est double ou même triple du salaire moyen de l'ouvrier français.)

Je devrais peut-être m'excuser de vous fatiguer de ces détails arides, mais je ne le ferai pas pour la bonne raison que ces statistiques et ces chiffres sont le complément indispensable d'une bonne éducation pacifique. Et il me paraît qu'avant de vous convier à faire l'éducation pacifique de vos enfants, il n'est pas inutile de nous occuper un peu de la vôtre.

#### IV

Comencez-vous, Mesdames, — car c'est surtout à vous que je m'adresse comme plus directement chargées de l'éducation de vos enfants, — à entrevoir la nécessité de faire aimer la paix à vos enfants, de leur faire haïr la violence et la guerre, de les vacciner de bonne heure contre le virus militariste, de leur donner, en un mot, une bonne éducation pacifique ?

Comencez-vous à comprendre quelle part de vos durs labeurs de ménagères, quelle part de vos larmes et de vos misères, il entre dans ce budget de guerre de deux milliards ?

Comencez-vous à comprendre que l'aizance de votre ménage, la douceur de la vie laborieuse, l'avenir de vos chers petits, le repos de votre vieillesse, sont impitoyablement sacrifiés... à quoi ? Pas à notre sécurité puisque, plus on arme, plus on redoute la guerre ; pas à la gloire, puisqu'on ne se bat pas...

Je suis sûr que vous vous êtes souvent fait cette réflexion, ou sinon je vous invite à la faire :

« Comment se fait-il qu'en travaillant comme nous le faisons, en réalisant des prodiges d'économie, en vivant de la vie la plus sobre et la plus frugale, en nous sevrant des plaisirs les plus innocents, nous arrivions tout juste à joindre les deux bouts, et restions toute notre vie à la merci d'un chômage, d'un accident ou d'une maladie ? »

Pourquoi ? C'est facile à dire, pourquoi ! Du moment que nous employons deux sous sur trois à acheter de la ferraille, de la poudre et du galon, toutes choses parfaitement inutiles, il est inévitable que l'armoire et le garde-manger en soient dégarnis d'autant. Une bonne partie de ces millions sont rognés sur vos salaires, et l'autre partie, prélevée sur le commerce et l'agriculture, double et triple le prix raisonnable de la vie, vous laissant juste de quoi ne pas mourir de faim.

Mais, Mesdames, vous êtes les sœurs de Jenny l'Ouvrière, et vous trempez votre pain sec dans le vin délicieux de votre gaieté et de vos chansons. Avec une insouciance aimable, que j'admirerais davantage si elle avait des conséquences moins graves, vous caressez la main qui vous fait pâtir et vous vous consolez des privacions qui paient la muzique en dansant de tout votre cœur à ses flons-flons.

Aussi je n'ai pas une confiance absolue en l'influence que peuvent avoir sur vous les arguments pratiques que je viens d'exposer. J'ai gardé en réserve les plus puissants et je vous défie bien de leur résister.

\*  
\* \* \*

Il est donc convenu, Mesdames, que vous suportez avec résignacion, que dis-je ? avec gaieté les privacions que vous impose le militarisme. Vous êtes de courageuses et habiles ménajères. Vous excèlez dans l'art difficile de couper un sou en quatre et de faire bone chère avec peu d'arjent. Vous comptez pour rien vos peines, vos soucis, vos chagrins. C'est bien ! et je rends hommage à votre vaillance.

Mais pousserez-vous cète vaillance et cète résignacion jusqu'au sacrifice conscient et consenti de vos enfants, de ces fils que vous avez élevés dans les larmes et nourris de votre sang autant que de votre lait ? Jusqu'ici, vous vous êtes laissé arracher ces fils, persuadées que vous étiez, qu'une force supérieure et implacable les enlevait à vos tendresses ; mais si l'on vous dizait, come je vous le dis, que cète force supérieure n'existe pas, qu'il dépend de vous de les garder, que nule puissance au monde ne peut, sans votre consentement, les envoyer à la mort, vous feriez-vous encore les complices volontaires des pourvoyeurs des champs de bataille ?

Qu'ai-je bezoin de le demander ?

Où est la femme qui, de son plein gré, enverrait son fils à la mutilacion ou à la mort ?

Les femèles des animaus défendent leurs petits : la lionne et la tigresse bravent les coups des chasseurs ; la biche, pour sauver son faon, atire sur ses traces la meute féroce ; la poule cache ses poussins sous son aile et s'expose seule au bec acéré de l'épervier.

La femme serait-èle moins brave et moins mère ?

\*  
\* \* \*

Savez-vous, Mesdames, coment s'apèlent en langage militariste vos épous et vos fils?... De la chair à canon! Un joli nom, n'est-ce pas ?

C'est la gracieuze épitète qu'infligeaient aus instruments de leur ambicion, Napoléon I<sup>er</sup>, qui a fait tuer 700,000 fils du peuple, et Napoléon III, qui en aurait eu 200,000 sur la conscience, s'il avait eu une conscience...

C'est à la vôtre, Mesdames, que je fais apel ; et je vous demande si, pour vous aussi, les fruits de vos entrailles ne sont pas autre choze que de la chair à canon. Si oui, continuez dans votre inercie, élevez vos enfants dans le culte de la force, laissez-les grandir, pour les livrer, une fois arrivés à l'âge d'home, au monstre dévorateur, qui, par vous, aura sa pâture assurée. Si, au contraire, vous ne voulez pas voir vos fils moissonés à la fleur de l'âge, si vous ne voulez pas que vos foyers restent dézerts et votre vieillesse sans courone, si vous voulez pouvoir vous apuyer fièrement au bras robuste de ces adolescents dont vous aurez fait des homes, mêtez-vous à l'œuvre dès aujourd'hui, et faites éclore en eus l'esprit de justice et de paix, l'esprit de solidarité. Il dépend de vous de détourner leurs jeunes cœurs des solucions de violence, de les tourner vers les solucions de justice. Vous êtes éducatrices, d'institucion naturele ; soyez-le, dorénavant, avec la conscience nouvele de vos devoirs et de vos droits, soyez-le de propos délibéré, avec le ferme dessein de ne pas laisser dénaturer votre œuvre. Et puisque la Guerre vous fait justement horreur, donez à vos enfants une éducation franchement antimilitariste, l'éducation pacifique.

V

En quoi consistera donc l'*Educacion Pacifique* et coment la donerons-nous à nos enfants ?

N'alez pas croire, Mesdames et chers Camarades, que l'éducation pacifique soit quelque choze de compliqué, d'abstrus, à quoi il soit difficile d'ateindre sans des études préliminaires longues et ardues.

Non, l'éducation pacifique n'est et ne peut être autre choze que l'éducation en général et ne veut pas être autre choze. La seule diférence est que l'éducation pacifique, au lieu de vizer la culture jénérale de notre esprit, ou la culture particulière d'une de ses facultés, a plutôt en vue la culture des afecsions et le développement du sens social.

Qui dit éducation dit civilisation ; et comme la guerre n'est au fond que la négation de la civilisation, il semble que le but premier de l'éducation devrait être de combattre la violence et la guerre.

Prenons un exemple :

Quand vous voyez un petit garçon se montrer brutal envers ses frères et sœurs ou envers ses camarades, vous dites qu'il est mal élevé et méchant ; si des menaces ou des injures, il en vient aux coups, surtout si ses camarades sont plus faibles, vous dites qu'il est très mal élevé.

C'est que vous sentez instinctivement que le vrai but de l'éducation est de déraciner en nous la brutalité, de faire disparaître la violence et l'abus de la force, et l'enfant sur qui vous portez ce jugement sévère, a beau être élégant, instruit, charmant même à ses heures, vous n'en maintenez pas moins qu'il est fort mal élevé... et vous avez raison.

Mais je suppose que si ce petit garçon vous appartenait, Mesdames, vous ne vous borneriez pas à le juger plus ou moins sévèrement. Vous vous efforceriez de le corriger ; vous lui feriez comprendre combien il est honteux d'abuser de sa force, combien peu de mérite il y a à triompher du faible ; et au besoin, pour le convaincre, vous ne manqueriez pas d'arguments irrésistibles.

Eh bien, Mesdames, vous feriez en ceci de l'éducation pacifique et de la meilleure, telle que vous pouvez avoir l'occasion d'en faire tous les jours. Et il ne s'agit plus que d'apprendre à faire avec méthode et précision ce que vous faiziez sans le savoir.

\* \* \*

Résumons brièvement les principaux points par où nous avons vu que s'opozent l'esprit militariste et l'esprit pacifique.

Quel est le but de l'éducation ?

Vaincre ou corriger les mauvais penchants, développer les bons, les susciter, les créer au besoin.

Quel est le résultat de la guerre ?

Est-il possible de nier que les plus mauvais penchants, les pires instincts s'y donent libre carrière ? Le meurtre, le vol, la violence sous toutes ses formes les plus odieuses sont la trame dont sont réellement tissés tous les tableaux guerriers et que le faus vernis patriotique dont on les a recouverts, parvient à peine à dissimuler.

Que sont toutes les guerres, toutes, jusqu'aus plus récentes, guerre de Chine, guerre du Transvaal, ou guerre russo-japo-

naïve, sinon une épouvantable chronique des forfaits les plus exécrables ; le déchainement de la brute humaine ; la régression du civilisé vers l'homme des cavernes....

Il faudrait que vous lisez la véritable histoire des guerres du premier Empire, par exemple, les atrocités sans nom commises par nos soldats en Allemagne, en Italie, en Russie, en Espagne, pour comprendre le sens et la justice de la grande expiation de 1870 !

Vous croyez connaître vos fils et vos frères, Mesdames ; la seule idée du meurtre ou du vol les remplit d'horreur.... vous-mêmes, vous frémissez à la seule idée du crime possible....

Eh bien ! voilà vos fils transformés en soldats et les voilà, aussitôt la guerre déclarée, transformés en quoi ?.... en meurtriers, en pillards....

Vous trouvez peut-être que je suis trop dur, Mesdames et chers Camarades ; mais à quoi bon dissimuler la vérité quand les faits parlent d'eux-mêmes ! Les peuples d'ailleurs se servent mutuellement de témoins et le tribunal de l'histoire enregistre impartialement toutes les dépositions. Ignorer la vérité n'est que ridicule, mais prétendre l'anéantir en la dissimulant est odieux et bête.

\* \* \*

Avons-nous bien le droit, Mesdames et chers Camarades, de nous écrier à propos de cette transformation :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Avons-nous jamais rien fait pour la prévenir ?

N'avons-nous pas tout fait, au contraire, pour la favoriser, pour qu'elle se fasse inéluctablement comme la conséquence naturelle de nos enseignements avoués ou tacites ?

Vous déplorez avec moi, n'est-ce pas ? que le brave ouvrier ou le brave paysan qui, la veille, n'aurait pas fait de mal à une mouche, que la seule pensée du vol eût fait bondir, devienne, du jour au lendemain indifférent aux souffrances qu'il inflige, perde, pour ainsi dire, la notion du bien et du mal, et commette, sans scrupules ni remords, des actions qui, la veille encore, lui eussent paru monstrueuses ?

Pensez-y sérieusement. Qu'a-t-on dit à ce jeune homme ? Que dit-on encore au futur soldat ?

... Que la guerre est la forme la plus glorieuse de l'activité humaine ! Que le meurtre d'un ennemi est juste et saint ! Que le vol, qui est un crime au-deçà de la frontière, devient, au-delà, un profit légitime.

Enfant, on lui farcit la tête de récits de bataille, on le masca-  
rade en soldat, on lui fait épeler la haine.

Jeune home, on lui met un fuzil en main et on lui dit : tue...  
pille...

Où est le chanjement, où est la transformacion ? Le jeune  
home d'aujourd'hui ne met-il pas fidèlement en pratique les  
leçons qu'a reçues l'écolier d'hier ?

Quèle iuconséquence de venir, après coup, nous lamenter  
d'un état de choses dont nous somes, sinon les premiers auteurs,  
tout au moins les complices !

## VI

Je suis de ceux qui pensent, Mesdames, que la famille est la  
meilleure des écoles et la mère la meilleure des institutrices.  
La femme naît éducatrice, et le jour n'est certainement pas loin  
où cette vérité, enfin reconue, révolutionnera la pédagogie... et  
la société... Quoi qu'il en soit, les meilleurs esprits s'accordent  
aujourd'hui à espérer le trionfe des idées pacifiques par la  
coopéracion de la femme et de la mère.

Fiziolojiquement et psicolojiquement, si vous voulez bien me  
pardoner ces longs adverbés, vous êtes les vraies créatrices de  
vos enfants. Votre influence est longtemps prépondérante, et il  
dépend de vous de graver dans ces jeunes âmes des empreintes  
qui ne s'effaceront jamais.

Mais encore faut-il que vous sachiez dans quel sens devra  
s'exercer cète influence, quels moyens il vous faudra mètre en  
œuvre pour lui faire produire les fruits que nous en atendons.

Voulez-vous que je vous trace un programme d'enseignement  
pacifique ?

Je sais bien qu'en fait d'éducacion, la plus ignorante d'entre  
vous en sait beaucoup plus long que le plus savant d'entre  
nous. Aussi, n'ai-je pas la prétencion de vous aprendre rien de  
nouveau et je me défends énerjiquement de vouloir vous faire  
la leçon. Je me propoze seulement de vous soumètre, non pas  
même un programme, mais un plan d'éducacion pacifique. Je vous  
livre le canevas, les broderies sont votre afaire.



Quel est le but que nous poursuivons ?

C'est la fin des guerres de conquête, la substitution de l'arbitrage à la violence; la lutte sans issue des champs de bataille transportée sur le terrain économique et devenue, au lieu d'une cause de ruine et de misère, une source de richesse et de bien-être.

Que combatons-nous ?

L'égoïsme, la brutalité, la défiance, le préjugé militariste, l'ignorance des véritables intérêts des sociétés et des individus.

Le voilà tout entier notre programme, et nous n'avons plus qu'à développer les points que je viens d'énumérer, pour avoir tout un plan d'éducation pacifique.

Ce développement, Mesdames, je n'aurais pas la cruauté de vous l'infliger, même si je ne vous avais pas averties que je vous en laissais le soin, car je ne voudrais pas abuser de votre patience.

Je me borne donc à vous donner les têtes de chapitre.

L'égoïsme, d'abord. Ah ! Mesdames, c'est l'ennemi le plus redoutable de nos idées pacifiques, et c'est lui que vous aurez à combattre dès le berceau. Ils sont terriblement égoïstes nos chérubins, blonds ou bruns, ces inventeurs de la plus égoïste des institutions humaines, — la propriété — si nous en croyons Pascal. Vous ne sauriez leur apprendre, de trop bonne heure, les douceurs de la charité, les beautés du sacrifice. Votre exemple sera la meilleure des leçons : un mot de vous, dit à propos, les mètra sur la voie ; un de vos regards de douce compassion pour le pauvre, l'infirmes ou le malade ; un de ces actes journaliers, par où s'épanche votre joie à vous sacrifier pour ceux que vous aimez, jèteront dans leurs jeunes cœurs les germes des vigoureux sentiments altruistes.

Soyez-y ! Vous pouvez tout sur ces jeunes âmes, cire vierge où vous êtes les premières à écrire. L'amour, dit-on, apèle l'amour ; le sublime amour maternel doit avoir raison de l'égoïsme.

Vous ne sauriez être trop vigilantes pour couper à sa racine le penchant à la brutalité qui, non réprimé, a des conséquences si dévastatrices. On a coutume de déguiser sous une foule de jolis petits noms ce penchant à la cruauté qui faizait dire au fabuliste : « Cet âge est sans pitié. » Que de mamans ! de bones mères pourtant, à leur façon, encouragent ces premières manifestations d'une brutalité qui leur coûtera peut-être un jour bien des larmes ! L'une, donera à son enfant des animaux à tourmenter, chien, chat ou oiseau ; l'autre, s'esclafra à le voir grifer ses frères et sœurs ; beaucoup se laissent tyranniser et ne cessent d'être victimes que pour devenir bourreaux à leur tour ; la brutalité en leçons de choses !

La famille est pour l'enfant tout un monde, un microcosme ; il s'y montre en petit ce qu'il sera plus tard sur un théâtre plus vaste. Pensez souvent, je vous prie, Mesdames, à ce mot si profond d'un grand poète : « L'enfant est le père de l'homme. » Je ne voudrais pas vous éfrayer, en vous montrant toute l'étendue de vos responsabilités, mais j'aimerais bien vous laisser convaincues de la grandeur de votre tâche et de la puissance de vos moyens. Je vous le dis en toute sincérité, je suis persuadé que la plupart d'entre vous ne faites pas la moitié du bien que vous pourriez faire, précisément parce que vous ne vous doutez pas de l'importance de cette première éducation de l'enfance sur les destinées de l'homme et celles de l'humanité.

Si vous vous en doutiez, laisseriez-vous vos enfants se livrer à ces jeux cruels qui endurcissent leurs cœurs, et les préparent à ces autres jeux barbares, dont la guerre est le prétexte ? Il n'est guère de jour où nos rues ne nous offrent le triste spectacle de cette cruauté de l'enfance : vieillards ou infirmes d'esprit, inoqués et tourmentés, animaux martyrisés. Ne voyez-vous pas que l'enfant qui s'habitue à voir souffrir et à faire souffrir, à voir couler le sang, fait déjà l'apprentissage des pires choses ?

Evidament, je suis loin de dire que vous approuvez. Mais n'est-ce pas déjà trop de laisser faire ?

Le préjugé militariste ! Ah ! Mesdames, Dieu me garde d'offenser vos susceptibilités ; mais laissez-moi vous le dire tout de même : vous avez un faible pour le clinquant et la ferblanterie. Je ne songerais point à vous reprocher cette faiblesse, aimable, après tout, et qui part d'un bon naturel, si elle n'avait, au point de vue de l'éducation de vos enfants, des conséquences plutôt regrettables. Je vous ai dit déjà qu'une des principales causes de la persistance de la guerre était le préjugé d'un autre âge qui estime le métier militaire comme le plus noble de tous et le plus digne de notre respect. Je ne pourrais, sans alonjer trop cette causerie, vous donner toutes les raisons qu'il est possible d'opposer à ce préjugé ; je vous soumettrai seulement cette réflexion : « Comment le métier militaire pourrait-il être le plus noble et le plus digne de respect, quand nous sommes tous d'accord pour déclarer que la guerre est la plus sotte et la plus barbare des actions humaines ? »

La lutte contre ce préjugé est un des points les plus importants du programme de l'éducation pacifique. Il faut le vaincre en vous-mêmes, Mesdames, afin de pouvoir le combattre et le vaincre chez vos fils.

VII

L'heure me presse, Mesdames, et j'abrège. J'aurais eu peut-être bien des choses à vous dire encore sur vos fonctions d'éducatrices pacifiques, que je remets à une autre fois. L'éducation de vos filles, par exemple, qui pourraient, si utilement, s'associer à votre œuvre. Votre influence sur vos garçons que vous abdiquez en général trop tôt, et justement à l'âge où son contrepoids serait le plus nécessaire. Votre propre éducation pacifique, qui ne sera pas un des moindres bienfaits de notre chère Université populaire.

Mais ne pas savoir me borner, serait me rendre indigne de votre bienveillante attention. Veuillez me permettre de vous en remercier, Mesdames, et vous aussi, chers Camarades, et laissez-moi y voir la preuve que les idées pacifiques ou plutôt la cause de l'éducation pacifique ont rencontré à l'U. P. de Tarbes la bone terre où elles fructifieront au centuple. Nous ne verrons peut-être pas la moisson, mais nos fils, qui récolteront après nous, recueilleront les fruits de l'éducation pacifique. Et soyez sûrs que deus fois bénies seront les mères par qui la guerre fut vaincue.



FIN